Document généré le 25 avr. 2024 11:57

Liberté

Péché originel

Laurent Mailhot

Volume 48, numéro 4 (274), novembre 2006

Une littérature et son péché

URI : https://id.erudit.org/iderudit/32778ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Mailhot, L. (2006). Péché originel. *Liberté*, *48*(4), 39–47.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Péché originel

Laurent Mailhot

« Quel secret de famille veut-on taire, vouer au silence ? » Une naissance illégitime, une grossesse ectopique, un avortement, un viol, un inceste ? « Une littérature et son péché ? » J'en rajoute : seule ou avec d'autres ? Je précise : deux littératures et leur péché commun, fût-ce obliquement ou par omission.

De quel péché, peut-être mortel, s'agit-il ? D'un péché d'origine, de consanguinité, de reconnaissance. Les malentendus, malaises, mensonges autour de la littérature québécoise ne sont jamais plus aveugles, aveuglants, que dans ses relations avec la littérature française. Celles-ci sont-elles normales, coupables ? L'une des deux littératures est-elle plus innocente, ou inconsciente, que l'autre ? Quel est leur degré de parenté, d'autonomie ? On dirait parfois une vieille célibataire (riche) et une fille mère (pauvre), ou deux sœurs siamoises d'inégale grosseur à opérer d'urgence[1].

Le déséquilibre le plus important entre la littérature québécoise et la littérature française n'est pas celui du nombre, de l'histoire, du rayonnement international, mais celui de leur (re)connaissance mutuelle. La plus jeune fut longtemps à la fois orpheline et étouffée, ignorée ; l'aînée se montra altière, lointaine et distraite. Ni fille ni mère. À peine cousines à la mode de Bretagne, comme *Maria Chapdelaine* et *Colette Baudoche*. Des voisines qui, à l'occasion, se croisent, se saluent dans leurs salons (du livre) respectifs, s'attribuent des médailles et des prix de consolation.

---

[1] Je choisis ces figures pour remplacer celle, devenue fable, de l'arbre, du tronc, des racines, et des branches, rameaux, feuilles, rejetons, qui s'implanta (ou fut transplantée) après guerre, en pleine disette de papier et lutte pour l'édition entre *la France et nous* (1947).

Comment mesurer adéquatement la distance et la proximité nécessaires ? Sans les exagérer ni les nier. Même langue (à peu près, avec beaucoup d'à-peu-près), accents différents, et, au Québec, on met tout dans ou sous l'accent : prononciation, morphologie, syntaxe et syncopes, niveau du discours. Systèmes éducatifs aux antipodes, malgré une fonction publique et un syndicalisme assez semblables dans leurs revendications. L'espace-temps diffère, malgré de grands bouts d'histoire commune, de Cartier et Champlain aux grandes guerres et à De Gaulle, dans les écrits comme dans l'action.

Quant à l'intertexte[2], immense, qui devrait lier, éclairer, on le saucissonne, on l'oriente et le réoriente suivant les idéologies, les modes, les besoins (culturels, éditoriaux, pédagogiques) du moment. L'intertexte franco-québécois, qui devrait être une interaction de tous les instants dans divers champs, guerres ou domaines, se limite presque toujours — hélas ! — aux transferts à sens unique depuis Paris, depuis les hautes époques et les grandes écoles, celles du surréalisme, de l'existentialisme, du Nouveau Roman, du Texte. Paris des nouveautés[3] théoriques, idéologiques, rhétoriques, à défaut de grandes *œuvres* (mot tabou) vers la fin du XXe siècle.

Malgré les efforts officiels et institutionnels, malgré les amitiés et les contacts personnels, l'intendance ne suit pas[4]. Ni dans les journaux influents, ni à la télévision[5], ni dans les lycées et les facultés, sauf exceptions[6]. Les Français, surtout les Parisiens, aiment les manifestations coups-de-poing. Ils ont jadis célébré

---

[2] Je l'entends ici dans un sens voisin de celui *d'intertextualité* : « transfert de matériaux », « croisement de surfaces », jonction d'énoncés, dialogisme à la Bakhtine, etc.

[3] Voir « Parisianismes », *Études françaises*, vol. 20, n° 2, automne 1984, où les « modes intellectuelles » analysées (déconstruites) s'appellent aussi bien la genèse, ou génétique, que Derrida, « le Saussure des littéraires » ou « *The French Chef* ».

[4] Ou difficilement, tantôt avec retard et parcimonie, tantôt avec trop d'avance et de faste.

[5] Où la seule invitée régulière de Pivot fut Denise Bombardier.

[6] Et relativement moins qu'en Belgique, en Italie, en Allemagne, etc.

Maria Chapdelaine, Bonheur d'occasion, L'avalée des avalés, et naguère *La petite fille qui aimait trop les allumettes.* Feux de paille. Arbres qui empêchent de voir la forêt laurentienne. C'est pire en littérature qu'au cinéma (où Arcand est reconnu) et au théâtre (grâce aux Tremblay, Lepage, Chaurette, Marleau), alors que les industries culturelles (humour, chanson) prospèrent.

Les éditeurs français ne répugnent pas à publier ou à copublier des livres québécois à l'occasion. Anne Hébert doit beaucoup au Seuil, Ducharme à Gallimard, d'autres à Actes Sud. Le blocage vient plutôt des chroniqueurs, des critiques, des professeurs et, par conséquent, des bibliothécaires et des libraires. Crémazie a sans doute encore raison : « Si nous parlions huron ou iroquois », on nous traduirait, on découvrirait notre exotisme.

ooo

À intervalles réguliers, des manifestes, des débats ou des polémiques posent en termes institutionnels et nationaux — mais d'abord commerciaux — le problème des relations littéraires France-Québec. Il y a une quinzaine d'années, un professeur éditeur (André Vanasse) et un professeur de création littéraire (Noël Audet) prônèrent l'« achat chez nous » en toutes lettres[7]. Face au tandem, Jacques Godbout défendit sa liste d'étrennes (Galligrasseuil, Actes Sud, etc.) et Jacques Allard s'avoua francophile sans se sentir colonisé ou intellectuellement aliéné.

VLB — sigle idéologique et marque de commerce — déclarait dans un entretien avec Réginald Martel[8] que la « question fondamentale » de nos rapports avec la France est celle-ci : « Est-ce qu'elle nous considère comme importants ? » Mais lui-même,

---

[7] Dans *Lettres québécoises*; voir aussi *Québec français*. Philippe Haeck, Louis Cornellier, Bruno Roy et d'autres vont ou sont allés dans le même sens.

[8] « Il faut reconnaître la culture là où elle est », *La Presse*, 2 février 1992.

opposant « notre ici à nous » à « l'ailleurs à tout prix » de Jean Larose et autres exilés, rapetissait la France à « une province dans tous les sens du mot. Ce n'est plus un pays important », disait-il. Il n'avait « pas de temps à perdre à Paris », tout en souhaitant faire passer sa *Grande tribu* du national à l'international.

Dans le sillage d'un numéro (134) pastiche sur « L'institution littéraire québécoise », *Liberté* avait invité à un examen de conscience intérieur et collectif en 1981 : « Haïr la France ? » (n° 138). Faut-il opposer la géographie et la technocratie américaines à l'histoire et à la culture françaises ? Et, suivant le même schéma, le populisme à l'élitisme[9] ? « Choisir le relais français » (François Ricard) pour avoir « accès à la généralité », ou à la littérature universelle, demande un effort de réflexion, de volonté, de résistance face à l'américanisation mondiale. Or Paris est souvent vue dans les milieux montréalais de l'édition, sinon par les écrivains eux-mêmes, comme une métropole plus impériale que New York ou Hollywood. Même si elle accepte davantage les différences et l'altérité. « Nous sommes toujours en retard d'une France, disait André Belleau. La France que nous aimons n'est jamais la France offerte dans le présent. Elle nous fait trop peur[10] ». La France, pour nous, n'est pas un *objet* extérieur, elle fait partie de notre identité (et nous de la sienne, sans qu'elle le sache).

Tous ceux qui ont répondu à la question « Haïr la France ? » sont d'accord pour voir dans la langue un espace commun et un lien fondamental. « Je pense le monde en français » ; jamais la pensée de Camus, de Lévi-Strauss ou de Foucault ne me paraîtra « étrangère » (Godbout). Un poète, lisant Baudelaire, Proust, Racine (« oui : Racine ») retrouve la « respiration » de sa langue natale. C'est une grande chance, selon lui, « que la littérature

---

[9] À Québec, sinon au Québec, chez les *philosophes politiques* de l'ADQ et du PCC, l'avant-dernier mot est positif (synonyme de démocratie) et le dernier négatif (inégalitaire, autoritaire).

[10] *Liberté*, vol. 23, n° 6 [138], nov.-déc. 1981, p. 32.

française nous appartienne sans que nous appartenions à la France ». Nous échappons au « provincialisme hexagonal » en nous situant « à la fois dans et hors de la tradition française[11] ». Il n'existe aucun équivalent politique — souveraineté-association, fédéralisme asymétrique — à une telle relation linguistique et littéraire.

Éliminer la littérature française de l'enseignement, de la librairie, des médias, ce serait — si ce n'est déjà fait — éliminer la littérature elle-même. Au Québec, « le français, et surtout le français écrit, a été et est toujours traité comme une langue étrangère », affirme Jean Larose[12]. Pas autant, tout de même, que le grec et le latin. En fait, la littérature française est mieux située par rapport à la littérature québécoise que les langues antiques, mortes ressuscitées par la Renaissance et les classicismes. La langue déborde les cercles d'érudits. Une partie de la culture est commune ou immédiatement communicable. D'autre part, une juste « distance » demeure entre les institutions et les discours des deux littératures. Ce « conflit des codes[13] » peut être fécond : appareil québécois bien visible, efficace, et norme française raffinée, implicite. Faudrait-il choisir, exclure ? Nous savons nous référer dans les mêmes textes aux « codes socioculturels québécois » et aux « codes littéraires français ». C'est vrai de *Poussière sur la ville* et de tous les Garneau, Ferron, Tremblay.

« De tous les fantômes littéraires, les français sont chez nous les plus fantomatiques », spirituels, subtils, persistants. « La littérature

---

[11] Robert Melançon, « Mare nostrum », *ibid.*, p. 62. Suivant le titre de l'article, l'Atlantique serait un pont, un port, comme le fut la Méditerranée pour les Anciens et les premiers Modernes.

[12] *L'amour du pauvre*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1991, p. 44-45. « Le français nous sépare » faisait remarquer Hubert Aquin aux jurés Goncourt réunis (par Roger Lemelin, membre « correspondant ») à Montréal. Faudrait-il que la littérature confirme, accentue le malentendu ?

[13] André Belleau, *Surprendre les voix*, Montréal, Boréal, 1986, p. 167-192. Il est impossible d'écrire et de « lire sérieusement la littérature québécoise sans faire appel à la littérature française » (*ibid.*, p. 171).

française, c'est notre littérature », dit Larose[14], avec Brault, Brochu, Giguère, Major, Marcotte, Miron, Ouellette et d'autres écrivains et critiques. En faisant connaître aux étudiants et autres lecteurs

> les états antérieurs du français, la littérature française confère un passé, une histoire, une mémoire et de l'expérience à leur langue. *La pensée se renforce quand la langue s'enrichit.* La langue écrite de France, c'est notre langue écrite[15].

N'est-ce pas scandaleux ? C'est pour des réflexions comme celles-là, difficilement réfutables, que certains nationalistes de gauche et pédagogues idéologues ont fait à Larose une réputation d'élitiste et d'arrogant (il s'avoue réfractaire, provocateur), voire de fédéraliste aveugle ou camouflé. Or Larose écrit précisément que « l'idéologie nationaliste québécoise fait partie des obstacles, et non des ressources de l'indépendantisme québécois[16] ». Il en veut pour preuves le « mouvement joualisant » interminable, avec ou sans humour, la pédagogie du vécu, l'autoreprésentation collective comme « un idéal accompli, un but déjà atteint », alors que nous sommes à peine en route.

ooo

Outre la langue, la mémoire, la précision de la pensée, une autre raison de pratiquer la littérature française, même contemporaine, est sa largeur culturelle, ses rapports avec les sciences humaines, les arts, le grand journalisme. Cette littérature, si décevante parfois, est encore sur la place publique et assez forte pour tenir tête à l'occasion aux jargons universitaires, médiatiques, politiques. Les idéologies françaises sont enracinées, envahissantes, de l'extrême-droite à l'extrême-gauche, mais une partie

---

[14] *L'amour du pauvre, op. cit.*, p. 20.

[15] *Ibid.*, p. 21. C'est moi qui souligne.

[16] *Ibid.*, p. 43. Pas la pensée politique, pas le projet indépendantiste, mais ce que Larose appelle la « souveraineté rampante » (Montréal, Boréal, 1994).

(bien sûr minoritaire) de la littérature au sens large leur échappe. On pense aux *nouveaux* historiens et même aux *nouveaux* philosophes ou essayistes, aux trop rares poètes, à quelques romanciers qui dépassent l'autofiction. Chacun peut avoir ses préférés : du regretté Philippe Muray[17] à Philippe Claudel ou à Houellebecq, de l'école de Brive (ou de Corrèze) à celle, franco-montréalaise, de *L'Atelier du roman*. André Laurendeau puis Lise Bissonnette *écrivaient* au sens propre dans *Le Devoir*, et Foglia le fait encore dans ses chroniques de *La Presse*, mais qui d'autres ici dans les médias jette des ponts entre l'actualité quotidienne, la lecture, la critique et la création ?

« Les ventes de livres québécois fléchissent », titrent les journaux de juin 2006. De 2002 à 2004, la part québécoise des ventes est passée de 56 % (merci, Marie Laberge) à 52 % ; en littérature générale, de 49 % à 42 %. La bonne nouvelle est une augmentation de 9,9 % des ventes totales de livres (de 5,6 % dans les librairies indépendantes). Sondage éclair de CROP : « Cet été, lirez-vous des romans québécois, français ou américains ? » Réponses : respectivement 38 %, 25 %, 29 %[18]. Quelqu'un voudrait-il diminuer encore la part du roman français ? Y compris celle des classiques modernes, de Balzac et Stendhal à Proust, Sartre et Camus.

Si le nombre d'analphabètes diminue, celui des illettrés (qui lisent à peine, et mal) augmente[19]. Cela n'est pas sans conséquence, même pour la langue orale, qui perd alors la mémoire au profit de l'instantané et du spontané. « Seuls les enfants qui maîtrisent le langage oral peuvent apprendre à lire[20] ».

---

[17] Dont le long *19e siècle à travers les âges* (Paris, Denoël, coll. « L'Infini », 1984) est aussi le nôtre, notamment celui d'Arthur Buies.

[18] *L'Actualité*, août 2006, p. 12.

[19] Jusqu'à 8 % ou 10 % en France, selon Alain Bentolila, *De l'illettrisme en général et de l'école en particulier*, Paris, Plon, 1996.

[20] Suivant le même linguiste, *idem*.

Dangereux cercle vicieux, surtout dans les familles, à l'école et à la télévision québécoises. Le rap pour étudiants n'y changera rien (« Malamalangue »), à moins d'aiguiser la conscience linguistique, littéraire, autant que démocratique. À moins de recourir à nos deux littératures originelles, fondamentales.

ooo

Revenons au commencement, à l'origine du *péché* français-québécois (mieux, ou pire, que franco-québécois), qui n'en est pas un mais plusieurs. Remontons à la naissance et à la Renaissance, à la passion commune pour la langue, le récit, le corps, l'esprit, la nature, l'univers. Jacques Cartier et François Rabelais découvrent, nomment le *nouveau* monde à peu près en même temps. L'auteur du *Tiers*, du *Quart* et du *Cinquième livre*, sinon celui de *Pantagruel* et de *Gargantua,* a au moins entendu parler des voyages de l'explorateur, auxquels il fait écho comme à des merveilles.

« Rabelais nous appartient », écrivait André Belleau :

> son œuvre est pleine de ces traits de langage, de ces coutumes, de ces contes et légendes, de ces façons de faire et de vivre qui constituaient précisément la mentalité de nos ancêtres [...] Nous avons gardé de ce tuf, de cette langue si riche, si libre, si concrète du XVIe siècle, plusieurs mots : *souper, graphigner, babines, couverte, diète, laize*, etc., qui sont devenus en France des archaïsmes[21].

Rabelais n'est d'ailleurs pas reconnu à Paris comme écrivain fondateur et représentatif au même titre qu'un Dante, un Cervantès, un Shakespeare. C'est lui, que le sec Calvin taxait d'« outrecuidance diabolique », qui aurait dû traduire la Bible. Les catholiques auraient alors appris à lire plus tôt, avec jubilation.

---

[21] André Belleau, *Notre Rabelais*, Montréal, Boréal, 1990, p. 15-16.

La modernité de Rabelais n'est plus à démontrer après Joyce et Bakhtine. Belleau prend plaisir à en faire jouer les voix et les instruments en parlant de la fête, du rire, de la « grossièreté » comme œuvre d'art, de folie et d'utopie (à la Gauvreau ?), du « décrochage des signes », du carnavalesque, notamment dans le roman québécois depuis *Marie Calumet* et *La Scouine*, pécheresses censurées, jusqu'à *Adéodat I* et autres « vécrires ». En plus du folklore, des contes (de Fréchette à Ferron), du théâtre, et même de la poésie québécoise contemporaine, il faut au moins rapprocher des livres de Rabelais le roman *Toute la terre à dévorer* d'André Vachon[22], qui avait déjà signé un *Rabelais tel quel*[23] associant « lire, manger », Thélème et la Bibliothèque, le mot et la Dive Bouteille. La verve rabelaisienne ajoute à l'existence plus que des saveurs, une substance, la substance même du langage littéraire.

L'origine commune étant reconnue, ce qui apparaissait comme péché — proximité douteuse, dépendance sans interdépendance, relations précoces et tardives, insuffisantes ou excessives — peut s'épanouir en vertu. Loin d'être un vice caché ou un défaut rédhibitoire, notre péché originel est magnifiquement rabelaisien.

---

[22] Paris, Seuil, 1987.

[23] Montréal, PUM, 1977.